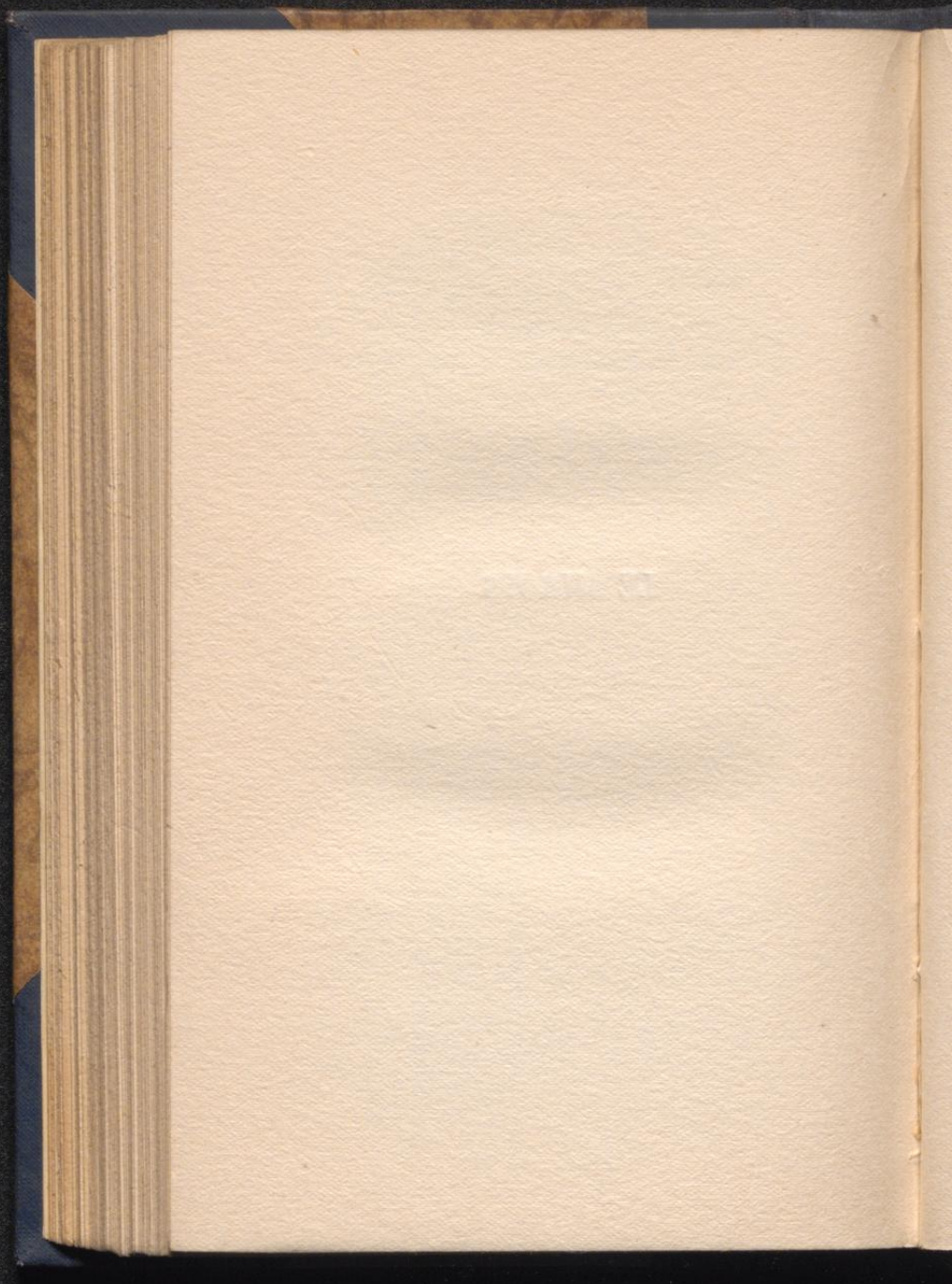


LE MIROIR



LE MIROIR

Je ne me connais pas, je ne sais qui je suis.

Il m'arrive, en me regardant dans une glace,
D'hésiter à me reconnaître : une ombre
Dans les profondeurs sombres
Du miroir passe et repasse
Et puis s'efface...

Est-ce mon image ou celle d'un autre ?
Je ne sais, je me cherche et je me fuis.

Et tout à coup je me retrouve !
Je surgis du néant, je m'éclaire, j'éprouve

Qu'une force vivante, infinie, en mes fibres
Les plus secrètes circule et vibre,
Je me sens vivre !

Divins moments de clairvoyance,
O vertige délicieux,
Je vis ! C'est moi qui veux, qui comprends et qui pense,
Ce sont mes mains, mes lèvres et mes yeux
Qui touchent, qui savourent et qui voient,
Qui s'enivrent de toute la joie
De l'univers miraculeux !

Enivrez-vous, mes sens, enivrez-vous de vivre.
O mon esprit, enivre-toi
De toute la magnificence du ciel libre,
De toute la beauté du monde, enivre-toi !

Mais voici qu'une voix, la bonne conseillère,
Me dit tout bas :

« Mon fils, dépouille ton orgueil,
Incline un front humble et soumis au seuil
De la maison de vie et de lumière.

Car rien ne t'appartient, tout appartient à tous :
Le bonheur, le malheur, l'amour et la folie,
Tout ce qui reste amer, tout ce qui devient doux...
Garde-toi du dédain autant que de l'envie :
Vous êtes tous aussi petits devant la vie.

« Non, rien ne t'appartient. Tes rêves, tes pensées,
L'effort de ton cerveau, le travail de tes mains,
Les lambeaux de ta chair laissés
Aux ronces vives des chemins,
Les larmes que t'a fait verser
Le spectacle éternel de la bassesse humaine,
Les déchirements de ton cœur,
Pas même le parfum des fleurs
Qu'ivre d'air pur un jour tu as cueillies
Au sommet des cimes gravies...
Non, rien ne t'appartient, rien n'est à toi,
Car tu n'es qu'une forme éparse de la vie...
Pauvre âme, hélas ! rien n'est à toi.

« La Vie ! Elle est si haute et si profonde,
Et si mystérieuse et si simple à la fois !

Elle est la mer, elle est les bois,
Elle est le ciel, elle est le monde,
Elle est ta pensée et ton cœur.

« Son visage sourit, ses yeux rayonnent,
Elle t'apporte en ses mains bonnes
Ton lot de joie et de douleur.
Fleurs de printemps et fruits d'automne,
Soirs de deuils, aurores de fête,
Et toutes les beautés que chaque heure reflète...
Prends de ses mains qui te les prêtent
Tant de trésors! Regarde, elle est là, toute offerte,
Si belle, chair, clartés, parfums, caresses,
Le vent, la terre avec sa chevelure verte,
L'eau divine! Et les grappes d'amour où l'on mord
A pleines dents avides et qui laissent
Sur les lèvres le goût acre et froid de la mort,
Et la poignante volupté, l'ivresse
Surhumaine de voir, de marcher, de comprendre,
Et l'affolant pouvoir de fendre
D'un unique élan de pensée

L'immensité radieuse et glacée
Aux confins de laquelle habite l'infini... »

La voix meurt. Maternelle voix, ô voix bénie,
Que tes paroles m'étaient douces !
Douce et fraîche
Comme la pluie aux mille lèvres de la mousse
Que le brûlant été dessèche,
Comme après une nuit de délire,
Le candide sourire
De l'aube.

Parle ! L'ombre déjà reconquiert le miroir,
La lumière vacille et se dérobe,
Et je ferme mes yeux pour ne plus voir
Le spectre de reflets éteints —
Oh, parle, parle encor ! — que je deviens.

« Mon fils, il faut aimer, reprend la voix.
Il faut aimer et donner car tu dois.
Tu dois à tout, à tous, car tout et tous te donnent :

Tu n'as que ce que tu reçois,
Tu ne vaux que ce que tu donnes.

« Les hommes sont méchants, dis-tu. Ne les hais point.
Plains-les plutôt, tu es l'un d'eux, ils sont tes frères.
Puis, toute haine est vile et tout orgueil est vain :
Ne traînez-vous pas tous sur les mêmes chemins
Les mêmes chaînes de misère ?

« Les hommes sont méchants, qu'importe ? Ouvre ton cœur
Au lieu de le fermer, apprends le doux langage
De la pitié, de la douceur.
Sois généreux et confiant et sage :
Tu ne peux être plus heureux qu'étant meilleur.

« De tout ce qui vit, de tout ce qui meurt,
De tout ce qui se renouvelle
Incessamment sous les regards du ciel,
Montre-toi solidaire et fraternel.

« Car plus tu t'abandonnes, plus tu te disperses,
Plus tu parviens à te faire innombrable,

Insecte, fleur, rayon, goutte d'eau, grain de sable,
Poudre d'atome emportée à travers
Le courant d'énergie invisible et diverse
Du prodigieux univers,
Mieux tu prendras possession et conscience
De toi-même et de ce qu'on nomme ton destin.

« Ah ! que vaine, mon fils, est toute ta science
Et plus inutiles encore et plus vains
Tous ces airs de surhumain
Que si fièrement tu te donnes !
Redeviens donc l'enfant crédule et curieux
Pour qui rien n'est mystérieux
Et qu'aucun miracle n'étonne...
Aime surtout : aimer, c'est ne plus être seul,
Et que peux-tu sans le secours des autres ?
Ne dis jamais : tout est à moi, mais tout est nôtre.
La Vie est toute à tous ; la Mort, c'est d'être seul.

« Vois ! l'ombre autour de toi se lève...
Sens-tu ces souffles de lumière sur ton front !
Regarde-toi dans le miroir profond

Où tu cherchais hier la forme de ton rêve...
Regarde-toi... reconnais-toi enfin... Oublie
Ton funèbre passé de doute et de folie,
Retrouve-toi vivant, naïf, audacieux,
Et sois homme, mon fils, ne pouvant être dieu ! »